



Je n'obéis ni ne commande à personne ; je vais où je veux ; je fais ce qui me plaît ; je vis comme je peux ; et je meurs quand il le faut. (N. AUDIN.)

Vol. I.—No. 1.

OTTAWA, 23 OCTOBRE 1879.

PRIX : UN CENTIN.

### CONDITIONS.

Le *Fantasque*, rédigé par un comité d'hommes d'esprit, mais quelque peu paresseux et flâneurs, paraît le JEUDI, autant que possible.

Le prix du journal est à la portée de toutes les fortunes : UN CENTIN par exemplaire.

Il est alloué vingt-cinq pour cent de commission à tous ceux qui se chargent de la vente du *Fantasque* dans leurs localités respectives.

Comme les numéros non-vendus ne sont pas repris par l'administration de ce journal, les Agents sont priés de ne demander que juste le nombre de douzaines d'exemplaires dont ils peuvent disposer.

Le *Fantasque*, comme on le voit, n'a pas d'abonnés ; il n'a que des lecteurs intelligents et surtout de gracieuses et aimables lectrices ; or, n'acceptant pas d'abonnements directs, mais afin de le voir se répandre partout, nous désirons qu'un homme actif, dans chaque paroisse, se charge de former un club de 10, 20 ou 30 lecteurs, auquel nous adresserons chaque semaine, le nombre d'exemplaires demandé. Le prix, dans ce cas, est fixé à 50 centins par année, mais on ne devra pas envoyer moins que 12½ centins pour chaque tel abonné, étant le prix pour trois mois, payé à l'avance. Une commission de 25 pour cent est allouée aux agents, comme il est dit ci-dessus, et les comptes devront se régler les 1er et 15 de chaque mois.

Les Annonces et Réclames sont insérées à raison de 10 centins par ligne pour la première insertion, et de 2½ centins par ligne pour chaque insertion subséquente.

Comme nous vivons dans le siècle des réformes, nous avons résolu de payer, contrairement à l'usage, tous articles humoristiques qui nous seront adressés et jugés dignes de paraître dans nos colonnes, afin de montrer l'exemple en encourageant les talents de notre joyeuse et studieuse jeunesse.

La rédaction ordinaire du *Fantasque* est confiée aux plumes savantes qui suivent, savoir :

Ernest de VALMONT, rédacteur-en-chef,  
Paul de la TOUR,  
Alphonse LE PAGE, } Correspondants.  
Arthur DORVAL,

NICAISSE, Secrétaire de la rédaction.  
Les lettres, correspondances, envois d'argent, etc., doivent être adressés franco à

ALPHONSE TREPANIER,  
Imprimeur-Editeur du *Fantasque*,  
OTTAWA.

### AVIS.

Afin de donner à nos Agents le temps d'organiser leurs clubs de lecteurs, et comme nous devons limiter notre tirage au nombre des lecteurs obtenus, le deuxième numéro du *Fantasque* ne paraîtra que le JEUDI, 6 Novembre prochain.

## LE FANTASQUE



Pleurer d'un œil et rire de l'autre.

OTTAWA, 23 OCTOBRE 1879.

### GRANDE NOUVELLE !

Le *Fantasque* ressuscite !..... après plus de trente années de repos, avec le désir de plaire comme par le passé.

Sa mission sera de combattre les abus, d'éclairer l'esprit et de rire de cette comédie perpétuelle où tant d'acteurs et d'actrices figurent si follement de nos jours.

Sentinelle des bonnes mœurs, il saura exalter la vertu et intéresser toutes les classes de lecteurs.

Apparaîtront également sur ce vaste théâtre de la vie, des hommes d'avenir, des philanthropes, comme aussi des caméléons politiques et autres, des orateurs hypocrites, ainsi que quelques gens d'esprit qui sont bêtes.

Contrairement à ce que nous voyons, quelquefois, le *Fantasque* saura toujours conserver toute la dignité possible dans ses appréciations des hommes et des choses, et jamais il n'attaquera personne dans sa vie

privée. Il évitera également la publication de choses triviales, et ses gravures ne transformeront point les hommes en bêtes, comme cela se voit en certains lieux.

Pour être vraiment fantasque, chers lecteurs et aimables lectrices, il faut nécessairement chevaucher à droite et à gauche, observer tout, penser un jour d'une manière et le lendemain d'une autre, comme une jeune femme rit aujourd'hui de ce qui la faisait pleurer la veille.

Mais il nous semble entendre une voix impatiente nous demander de suite à quel parti politique nous appartenons, et quelle cause nous entendons plaider !

—Serez-vous libéral, conservateur, constitutionnel, patriote, grit ou tory ? nous crie notre inexorable et impatient interlocuteur.

—Jornicoton ! comment voulez-vous que nous soyons autre chose que fantasque, quand nous voyons tant d'hommes d'esprit, mais d'opinions diverses, s'affirmer si activement comme étant les sauveurs du pays et de ses habitants, et qui s'évertuent tant à faire proclamer leurs systèmes politiques comme devant être infailliblement le meilleur !

Non, mille fois non, nous voulons rester neutres, et demeurer fidèles à notre devise : *Indépendant, libre, joyeux et brave !*

Nous repousserons toute corruption que le pouvoir ou le peuple tenterait de faire, en jetant de l'or dans la caisse vide du *Fantasque*, et notre dédain serait éternel, car sur ce chapitre là nous n'entendrons jamais badinage !

Cependant, comme la politique élève l'esprit et devient par sa haute importance le but principal des aspirations de

l'homme, que tant de grands politiques se morfondent au fond de leur cabinet pour diriger les grandes affaires du pays, il est urgent que le *Fantasque* intervienne, afin de donner son concours à toutes les bonnes mesures destinées à enrichir le pauvre, et de combattre celles qui lui seront préjudiciables.

Mais tandis que nous pensons si amoureuxment aux intérêts du pays et de ses habitants, il est également nécessaire que nous venions à l'essentiel, qui est d'éloigner le *Fantasque* des atteintes de la pauvreté ; car malgré la bonne volonté des cinq Flâneurs du *Fantasque*, ils ne sont pas d'humeur à se passer de manger pour divertir les autres, et veulent éviter le danger surtout qu'il y aurait pour tout le monde si chacun de nous devenait enragé !

Ainsi, il est entendu, dans toute l'étendue de la Confédération, qu'il faudra acheter le *Fantasque* à sa pleine valeur : *Un centin !*

Cependant, comme on le disait il y a trente ans, si l'on refuse au *Fantasque* cet appoint, contre notre attente, il terminera sa carrière. Philosophe jusqu'à la fin, il clora sa paupière sans maudire les ingrats, sans murmurer et sans pleurs ; il se contentera de cette simple épitaphe, qu'il se prépare à l'avance, laquelle paraîtra un bien grand éloge à ceux qui ne la comprendront pas :

*Fantasque meurt ;  
Car il ne se vend pas !*

Tel est, en substance, le programme que le *Fantasque* croit devoir formuler, en reprenant vie au milieu des populations qui se partagent le soin d'activer le mouvement de l'esprit et des lettres.

ERNEST de VALMONT.

**Titres d'Honneur !**

L'Angleterre, dans son esprit de justice ordinaire, remplit assez bien son devoir vis-à-vis des hommes marquants dont s'honore le pays.

En conférant ses titres honorifiques, elle a en vue de reconnaître et de récompenser les services rendus à l'Etat, et aussi de correspondre aux vœux publics qui désignent parfois ces hommes de haute considération à l'attention du Trône.

Déjà nous avons eu, entr'autres, les honorables Sir Et. Paschal Taché, Sir Geo. Et. Cartier, Sir Narcisse Fortunat Belleau, Sir E. Logan, de même que nous venons d'avoir Sir John A. McDougal, Sir C. Tupper, Sir L. Tilly, Sir A. T. Galt, que le succès de leurs missions respectives en Angleterre a fait couronner d'honneur.

Quoique le *Fantasque* ne s'occupe point des partis politiques qui se disputent le pouvoir et ses émoluments, il sent et il pense comme les autres hommes, et il trouve qu'un autre nom devrait être inscrit déjà depuis longtemps dans les registres dorés de la Métropole : nous voulons parler de l'honorable M. Langevin, Ministre et Député de la ville des Trois-Rivières, et dont les mérites sont reconnus, tant comme homme politique que comme citoyen marquant. N'oublions pas que le Chemin de Fer du Nord, qui nous offre aujourd'hui tant de précieux avantages, quoiqu'encore à son début, est l'œuvre pour une large part de cet homme d'Etat, qui a même traversé l'océan, il y a vingt ans, dans l'intérêt de la cause.

Au point de vue national, dirons-nous en terminant, les Canadiens-Français de la position et de la trempe de l'hon. M. Langevin ne doivent pas être oubliés, et les honneurs étant ainsi partagés, le *Fantasque* sera satisfait, car, pour lui, qu'il s'agisse des libéraux ou des conservateurs cela ne fait rien à l'affaire. Et voilà !

ALPHONSE LEPAGE.

**QU'EST-CE QUE LE BUDGET ?**

L'autre jour, je passais dans une des rues les plus fréquentées de notre bonne ville de Québec, où je vis déboucher au coin d'une rue transversale

**Lettre Importante !**

LE MESSAGER.—Ah ! cher monsieur Joly, vite, un message de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur !

L'HON. M. JOLY.—Oh ! que d'angoisses terminées !... Enfin, la voilà cette permission tant désirée d'en appeler au peuple !

LE MESSAGER, avec émotion, serait-il vrai, ce que vous dites-là ?

L'HON. M. JOLY, ouvrant la lettre avec anxiété, balbutie quelques mots, tremble convulsivement et s'écrie : *Au Diable les affaires, je n'y comprends plus rien !.....* Dites au Lieutenant-gouverneur que j'y vais !—NICAISSE.

deux hommes paraissant discuter avec feu la question des Subsidés, si vivement sollicités par le gouvernement de M. Joly, et si opiniâtrement refusés par le Conseil législatif. Je pris tellement intérêt à cette conversation, que je suivis de près mes deux discutants, jusqu'à la terrasse Dufferin, vers laquelle ils se dirigeaient, pour converser plus à l'aise, sans doute.

L'un paraissait assez novice en fait d'économie politique, mais l'autre, grand parleur, sabrait avec beaucoup de vivacité la moralité du système des budgets, tant chez les grandes nations que dans les jeunes pays.

Sans partager toutes les idées du grand parleur, j'avoue qu'il avait raison sur plus d'un point.

J'introduis donc aux lecteurs du *Fantasque* mes deux spirituels controversistes, que je nommerai pour l'occasion l'un, MAURICE, inquiet et timide en fait d'économie politique, et l'autre, GIL BLAS, grand orateur, mais incompris !

Maurice.—Il faut que le budget soit bien attrayant, car on n'y a pas de main-morte, par le temps qui court.

Gil Blas.—Tu as parfaitement raison, mon ami. C'est un livre de vie ou de mort, pour un gouvernement. Avec ce cahier, long de dix pouces sur six de largeur, et un quart de pouce d'épaisseur, je t'assure qu'il y a bien des tempéraments satisfaits, avec les bénéfices qu'ils en retirent. Tiens, pour mieux te faire comprendre la chose, je dirai comme Cormenin, que c'est un livre

plus gros de chiffres que d'esprit, et d'écus que de libertés ! C'est un livre qui fait rire quelques-uns et pleurer pres que tous. C'est un livre de vie pour les fonctionnaires, mais un livre de mort pour les contribuables.

Maurice.—Tu ne me le diras pas !

Gil Blas.—Plus que cela, c'est un livre d'or sur lequel la tourbe des solliciteurs de places et de contrats applique ses mains rapaces pour en rogner quelques feuillets.

Un livre qui fait danser les belles dames des ministres et celles des membres des deux Chambres ; qui allume les girandoles étincellantes des splendides demeures des gouvernants ; qui verse la mousse pétillante du champagne à la table des ministres ; qui chamarré d'or et de soie les manteaux des juges et des hommes de loi, et qui tapisse de coussins moelleux leurs boudoirs et quelquefois même leurs équipages.

Maurice.—Oui dà !

Gil Blas.—C'est un livre que les ministres font précieusement brocher, et que les pauvres jetteraient dans le brasier, si, de brûler le registre de l'impôt, cela pouvait empêcher de payer l'impôt.

Maurice.—Comment ! Mais il faut bien des impôts pour faire marcher les affaires ? Est-ce que tu pourrais conduire les affaires du pays sans argent, toi ?

Gil Blas.—Oh ! non, mon cher Maurice, ce n'est pas ce que j'entends avocasser ; mais je m'oppose à ce que ce livre serve à engraisser les sinécu-

ristes et les monopoliseurs de la substance du misérable, ce qui fait que souvent ce livre est pétri des larmes et des sueurs du peuple, pour en tirer de l'or !.....

Maurice.—Ah ! je comprends !

Gil Blas.—Qui arrache des millions aux ouvriers, aux industriels et aux cultivateurs, pour les diviser à des roitelets qui se moquent du peuple. Souvent même, il sert à des dépenses aventureuses et folles, ou gaspille les épargnes accumulées de la nation.

Maurice.—Je ne comprends pas trop comment cela peut se faire ; il me semble que rien ne peut sortir du coffre public sans l'autorisation du parlement.

Gil Blas.—Sans doute que la loi existe à cet effet ; mais croyez-vous que cette loi fait loi pour tout le monde ? Pour des fins d'élection et autres, le gouvernement sait faire gonfler le fameux livre du budget de tant d'allocations complémentaires, de tant d'énormités supplémentaires, de tant d'additions, de charges et de surcharges de toute espèce, et, que sais-je encore.

Enfin, je te dirai, pour tout dire, que ce prodigieux livre est le miroir de tous les abus et le résumé de toutes les misères dont le peuple est affligé.

Maurice.—Ce n'est pas trop encourageant, ce que tu nous dis là, Gil Blas. Est-ce bien vrai ?

Gil Blas.—Oui, c'est très vrai. Je dirai plus, c'est que le budget est le Bréviaire des députés ministériels ! Ils le tiennent bien dévotement entre leurs doigts, et ils ont toujours l'œil au guet, surtout quand il s'agit des textes où il est dit :

Bienheureux les députés qui ont des oreilles, parce qu'ils ne sont pas sourds aux propositions des ministres ;

Bienheureux les députés qui ont une bouche, parce qu'il leur suffit de l'ouvrir pour demander, et de demander pour obtenir ;

Bienheureux les députés qui ont des yeux, parce qu'ils peuvent voir, dans le budget, les places qui leur conviennent ;

Bienheureux les députés qui ont des mains, en eussent-ils trois ou quatre, parce qu'ils peuvent toutes les remplir ;

Bienheureux les soldats qui touchent trois sous par jour pour se faire tuer sans profit et sans gloire, tandis que les gouvernants ne se font pas tuer pour avoir la gloire et le profit !

Assez, pour aujourd'hui.

ARTHUR DORVAL.

## LA SITUATION.

Le Conseil Législatif de la Province de Québec ayant refusé les subsides par un vote de 15 contre 7, il s'en est suivi une crise ministérielle qui dure depuis deux mois, mais que le bon esprit des hommes modérés ne saurait tarder à faire bientôt cesser.

Son Honneur, le lieutenant-gouverneur, voulant agir avec justice et impartialité envers tous les partis politiques, tout en remplissant ses devoirs envers la Reine et envers le peuple de la province de Québec, a cru devoir laisser aux hommes politiques le soin d'étudier ensemble le meilleur moyen qu'il y aurait à prendre, dans les circonstances fâcheuses où se trouve actuellement la province, pour faire cesser cet embroglio.

Comme il appert qu'aucune démarche importante n'a été tentée pour amener l'harmonie entre les deux Chambres législatives, suivant le vœu exprimé par Son Honneur dans son message lu le 1er septembre au Conseil législatif, on nous informe que Son Honneur aurait fait mander les divers chefs politiques de la province, afin de combiner un plan capable de créer une existence honorable et solide à un ministère, selon l'esprit constitutionnel.

Comme il ne s'agit pas, pour Son Honneur, de décider ce qui peut être juste ou avantageux pour un parti; mais d'examiner avant tout où se trouve l'avantage ou la justice pour la province, le *Fantasque* a été invité à se trouver au milieu de cette brillante assemblée de Soleils brûlants, pour en tenir minute et faire rapport avant la ré-ouverture de la Chambre, le 28 de ce mois.

Son Honneur occupe le fauteuil.

Le premier groupe qui se présente est joliment beau à voir. Il n'est cependant point de bonheur sans mélange: un nom manque à l'appel! Quoi qu'il en soit, l'hon. M. JOLY, parlant au nom de ses collègues, qui ne figurent là que pour la forme, entame la conversation avec assez de vivacité, en demandant sans détour une dissolution de la Chambre.

*Le Lieutenant - Gouverneur.*— Pour quel motif voulez-vous en appeler au peuple? N'avez-vous pas eu des élections générales au mois de mai 1878?

*L'hon. M. Joly.*— Sans doute; mais comme l'opinion de la province n'a pu indiquer assez



Une séance politique !

clairement sa préférence pour un parti ou pour un autre, il est de toute nécessité que cet appel soit fait.

*Le Lieutenant - Gouverneur.*— La dissolution ne saurait avoir lieu quand il n'y a pas de grave question politique en jeu et qu'il ne s'agit seulement que de retenir certain parti au pouvoir. Or, dans le cas présent, je n'y vois aucune raison suffisante pour accorder la dissolution proposée. Cependant je vais y réfléchir.

Le deuxième\* groupe, qui semble rangé en ligne de bataille, en face du ministère, est dirigé par le chef de l'Opposition de Sa Majesté, l'hon. M. CHAPLEAU. Un silence parfait règne dans l'assemblée, et l'on semble aussimorne que ceux qui défilent dans le cortège funèbre qui passe à l'instant même sous la fenêtre. Un regard désespéré du premier groupe vient se mêler au doux sourire de bonheur qui semble inonder l'âme du chef de l'opposition qui, en ce moment, relève sa chevelure soyeuse d'une main, tandis que le bras droit s'appuie sur le dos renversé d'une chaise. A ses côtés on croit reconnaître ses collègues futurs, les honorables MM. Deboucherville, Tarte, de la Bruyère, Taillon, et autres.

*Le Lieutenant - Gouverneur.*— Dans une situation aussi critique, quel remède proposez-vous?

*L'hon. M. Chapleau.*— Je pense que nul ministère ne doit conseiller une dissolution, à l'heure actuelle, à moins d'avoir une

perspective raisonnable d'obtenir une majorité plus grande. Or, l'histoire des deux dernières années du ministère de l'hon. M. Joly ne nous permet guère d'avoir confiance en lui pour la conduite des affaires publiques. Ce n'est pas en se cramponnant au pouvoir avec la voix achetée de l'orateur, au commencement de son règne, ni même les deux voix obtenues plus tard, que l'on peut se flatter d'avoir pour soi l'expression de l'opinion publique.

Je n'ai pas à inspirer Votre Honneur sur les prérogatives à exercer, mais je crois possible la formation d'un ministère capable d'administrer les affaires de la Province sans recourir à une dissolution.

*Le Lieutenant - Gouverneur.*— Ah! ah!..... j'y verrai!

Un troisième\* groupe, qu'on ne soupçonnait guère devoir exister, composé de modérés des deux partis, réunissant les qualités qui font les patriotes. Après bien des querelles, des mots piquants, des pointes plus ou moins obtuses, de quasi-prises de cheveux, qui ne fritaient guère, on a fini par comprendre que tout cela ne faisait point l'affaire du pays, et que si l'on ne voulait point voir la province en complète banqueroute, il fallait s'entendre mieux que par le passé, et en honneur se dévouer aux intérêts du pays; qu'il ne suffisait pas de se dire loyal mais qu'il fallait aussi des actes de dévouement. Ce groupe semblait être présidé par l'hon. M.

Ross, du Conseil législatif, et on y distinguaient les honorables MM. Irvine, Archambault, Sheyn, Chauveau, Beaubien et autres.

*Le Lieutenant-Gouverneur.*— Approchez, approchez, Messieurs. Eh! bien, quels prodiges doit opérer vos plans si sages, bien que nouveaux?

*L'hon. M. Ross.*— Il est aujourd'hui bien clair à tous les yeux que les affaires de la Province ne peuvent pas demeurer plus longtemps aux mains peu habiles de ceux qui conduisent en ce moment les affaires publiques.

Sans vouloir faire injure au caractère honorable du Premier Ministre de Québec, il a commis trop de petits phénomènes, dans ses moments agréables et

de bonne humeur, pour lui laisser le soin de remplir la caisse qu'il a vidée si entièrement et si promptement; encore une année comme cela, la taxe directe devenait nécessairement obligatoire.

Je crois donc à la nécessité de voir se former un ministère de coalition, afin de changer l'équilibre de la Chambre, sans recourir à des élections générales. Et c'est là seulement où réside l'avenir du pays! Puis, par ce moyen, on fera cesser cet antagonisme qui existe actuellement entre les deux Chambres. Il y a plusieurs autres considérations qui demandent une sérieuse attention, par rapport à la dissolution proposée par l'honorable M. Joly, et nul doute que Votre Honneur a déjà dû en peser toute la valeur.

*Le Lieutenant - Gouverneur.*— C'est fort bien, Messieurs, je vais tout peser en attendant votre retour, le 28.

Allons! au revoir.

Et toute l'assemblée des 20 se retira, emportant chacun l'espérance d'avoir accompli un devoir patriotique, en éclairant l'Autorité sur la question mise à l'étude.

PAUL de la TOUR.

## Blagorama.

Le patron des gendarmes: Un gendarme du nom de Pandore, et son brigadier, circulaient un dimanche, le long d'un sentier.

— Pandore, dit tout à coup le brigadier d'un ton solen-

nel, savez-vous quel est le patron des gendarmes ?

—Non, brigadier, et vous ?

—Mon cher, répond le brigadier, retroussant sa moustache, c'est un ancien du nom de Josué.

—Ah ! et pourquoi, brigadier, sans vous commander ?

—Parce qu'il arrêta le soleil, et que c'est une arrestation difficile.

—Brigadier, vous avez raison, on n'en fait plus de cette force-là.

Un brave cultivateur d'une paroisse proche de Montréal, envoie son fils à Montréal, pour faire son apprentissage de boucher.

Trois semaines après, il reçoit une lettre commandant ainsi :

" Mes chers parents,

" Je me porte bien et je souhaite que la présente vous trouve de même. Je vous dirai que j'ai affaire à un bon maître. Il m'a déjà fait écorcher deux fois et m'a promis de me faire tuer à Pâques..."

—Hélas ! mon Dieu, mon pauvre garçon, s'écrie le bonhomme sans en lire plus long. C'est-y Dieu possible ! c'est pourtant capable de tout, ces scélérats de Bouchers.

Et vite, il court prendre le train pour ramener le pauvre garçon qu'il croyait perdu.

### Coups d'Épingles.

Alexandre Dumas, fils, dinait à Marseille chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

—Mon cher ami, lui dit l'amphytrion en passant au salon, on dit que vous improvisez comme un ange : honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

Volontiers, répond Dumas, et tirant un crayon il écrit sous les yeux de son hôte :

Depuis que Docteur Gistal  
Soigné des familles entières,  
On a démoli l'hôpital.....

—Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.

—Mais Dumas fils ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

Tableau !

—Oui, mon cher, j'aime le musique, j'aime à me plonger dans les flots d'harmonie !

—C'est là ce qu'on appelle prendre un bain de son.

Mme X... vient de perdre son mari.

Elle reçoit les consolations d'une amie.

—Voyons, il faut se faire une raison... réagir contre la douleur... Prenez courage.

—Oh ! soyez tranquille, je ne me laisserai pas abattre par le chagrin, répond la veuve à travers ses larmes, mais vous connaissez mes nerfs : un rien les ébranle.

Une dame fort laide joue avec un petit chien, et lui dit :

—Si tu m'embrasses, tu auras ce petit morceau de sucre !

—Eh bien, fait un gamin qui passe en ce moment, elle ne le donne pas pour rien son sucre !

Au restaurant :

Un monsieur demande un fromage de Brie, le garçon l'apporte ; le monsieur l'examine, puis, d'un air légèrement dégoûté :

—C'est drôle ! il ne me dit rien, ce fromage-là !

Le garçon piqué :

—Voulez-vous qu'il vous fasse des vers ?

Le financier Z... disait l'autre jour, à la Bourse :

—Voyez-vous, en affaires, j'ai un principe qui m'a toujours réussi : émettre des actions au dehors et mettre les actionnaires dedans.

### Les Combles.

\*\*\* Le comble de l'ivrognerie :

En police correctionnelle :  
Le président.—Vous aviez laissé votre raison au fond de votre verre.

Le prévenu, *souriant*.—Impossible, mon président ; je vide mon verre trop soigneusement.

\*\*\* Le comble de la paresse :

Ne pas ouvrir les paupières, le matin en se levant, pour s'éviter la peine de les fermer le soir en se couchant.

### PAR LE TÉLÉGRAPHE.

(Dépêches spéciales au *Fantasque*.)

Une guerre immédiate est inévitable dans le camp ministériel, à Québec.

L'hon. Président de la Chambre, voyant la barque ministérielle en danger de sombrer, abandonne M. Joly à son triste sort, et part à l'instant même pour l'Enceinte (*Loop line*) des Trois-Rivières, où il doit s'enfermer à toujours.

On ajoute que sa Robe d'orateur, fort usée autour du cou par ses mouvements spasmodiques, n'est plus serviable. Elle est en vente. Quoique de peu de valeur par elle-même, elle ne sera adjugée que moyennant une assez grosse somme, paraît-il, vu les secrets renfermés dans ses plis et qui paraissent révéler bien d'énormes choses.

—La plume du Dr. H. L... d'un prix inestimable, va également être mis en vente et livrée au plus haut enchérisseur, vu que ce monsieur a résolu de se retirer de la vie publique, aussitôt après l'apparition de son *Voyage sentimental*, dans la rue St. Jean, à Québec.

—Un lot assez considérable de bouteilles vides, de verres cassés et de vieilles pipes, ainsi que plusieurs masques, seront aussi mis en vente, en lots convenables aux acheteurs.

—La voix de M. Price, sans être d'une grande utilité à personne, sera mise en loterie, au profit du parti politique le plus fort, à la prochaine réunion des membres.

—On parle de l'introduction d'une loi sur la presse, afin de protéger les gouvernements qui ne veulent pas tomber, comme des feuilles mortes.

—Le froid subit qui vient d'arriver, après une quinzaine si chaude, a fait prendre le rhume à presque tous les membres de l'Opposition, on craint qu'il y ait plus de morve que de sang, le 28 du mois.

### AGENTS DU FANTASQUE.

Les seuls Agents autorisés du *Fantasque*, sont :

A Québec, M. F. X SAUVIAT, No. 94, Rue du Pont, St. Roch.

A Montréal, M. F. Ed. MELOGHE, No. 941, Rue Ste. Catherine.

Aux Trois-Rivières, M. Charles VALENTINE, Marchand, Place du Marché.

N. B.—Il y a un AGENT LOCAL suffisamment connu dans chacune des autres villes et paroisses de la province de Québec, sans qu'il soit nécessaire d'en publier ici la Liste.

### Cri du cœur.

Un des Restaurant les plus chic d'Ottawa est sans contredit celui de SAM. RUEL, rue York, place du marché By. Cuisine française, repas à toute heure, salons privés, pensions de première classe, liqueurs et cigares de premier choix. Les Huitres ! donc ! !..... Le *Fantasque* n'hésite pas à dire qu'il n'y a pas un endroit où l'on puisse passer une soirée plus agréable, car le piano est toujours d'accord. Allez y voir.

Un homme à l'air abattu et la figure triste, ne savait où aller, quand tout à coup un ami lui met la main sur l'épaule en lui disait : Entrons chez FOOKS, le Restaurateur le plus populaire de la rue Rideau, pour y goûter ses huitres et son bon vin, si délicieux ! Puis la SALLE DU TIR, (Shooting Gallery,) est toujours envahie par une foule très joyeuse. Le motto de M. FOOKS, d'ailleurs, est de "vivre" et de "faire vivre !" Entrons !

Le *Fantasque* invite ses amis d'une manière spéciale à aller chez Edmond Chevrier, "Maple Leaf House," s'ils veulent être servis avec des liqueurs de première qualité, et des cigares du premier choix.

Voitures de louage à des prix excessivement bas.

### R. W. MARTIN, (Jnr.),

64, rue Rideau,

Ci-devant Agent dans cette ville de la Cie. Manufacturière "Singer," est maintenant Agent Général au Canada pour les MACHINES A COUDRE de Henry Stewart, la meilleure et seule machine fabriquée à New-York sur le modèle "Singer," avec roue indépendante et les plus récentes améliorations. Toute machine garantie.

Vieilles machines réparées et prises en échange.

Machines à Gouffrer, des meilleurs fabricants, et à très bas prix.

### EUGENE ROBITAILLE,

HORLOGER ET BIJOUTIER.

Fait aussi les Ouvrages en Cheveux.

Dorures et Plaqués de toutes sortes.

AU PLUS BAS PRIX.

45 Rue Rideau, Block Egleson